

Chapitre 13 - Béthanie :

Le second amour

Le me suis rendue à Jérusalem une semaine avant la Pâque, avec Salomé, Jeanne et Myriam. Nous avons profité d'un groupe de pèlerins qui venaient de Magdala et de Capharnaüm. Je me faisais du souci pour Salomé, qui était au début de sa grossesse, et pour Myriam en raison de son âge, mais le voyage s'est bien passé.

Nos relations avec nos compagnons de route ont été très cordiales, même si nos motivations étaient différentes : ils montaient à Jérusalem pour fêter la sortie du peuple de l'Égypte, et nous pour célébrer une fête qui en symboliserait le retour. J'avais informé Jeanne et Salomé des intentions de Jésus, elles savaient donc qu'elles ne quitteraient pas la patrie, mais considéraient notre départ comme un événement de grande importance, qui aurait des conséquences pour tout le peuple.

À Béthanie, nous nous sommes séparées de nos compagnons pour retrouver Simon. Nos relations s'étaient tellement modifiées que je me

demandais si j'allais revoir mon ancien amour ou mon père ! Il nous avait réservé la même maison, le rez-de-chaussée pour Jésus et moi, la chambre haute pour mes sœurs et pour la mère.

Nous attendions Jésus. Comme la nuit avançait, j'ai proposé à mes sœurs de se coucher et de me laisser veiller. En réalité, je me souciais de mon désir plus que de leur fatigue : je préférais être seule à son arrivée. Me revoir en ce lieu comme lors de la Dédicace m'avait replongée dans la même angoisse qu'au moment de son arrestation : je savourais ma solitude, prenant ainsi une part plus intime à sa souffrance et à son isolement. J'ai allumé la grande lampe de la chambre et ouvert la fenêtre, afin qu'il voie que je l'attendais. Je demeurais à la fenêtre, à l'affût du bruit de ses pas.

Soudain, Jésus est arrivé, accompagné d'un serviteur qui, après m'avoir saluée, est reparti aussitôt. Jésus

s'est exclamé en m'ouvrant les bras :
« Oh Ma... » Mais au lieu de tomber dans ses bras, je me suis esquivée en pleurant.

- Maria, tu m'as attendu pour me fuir ?

- Ô Rabboni, ai-je répondu en l'embrassant, j'ai vécu si longtemps loin de toi qu'en te revoyant j'étais comme hors du temps. La surprise, plus que le désir, m'a envahie. Que tu es changé ! Si différent du prophète que je côtoyais : ta peau est moins hâlée, tes yeux plus clairs, ton cœur...

- Maria ! Mon cœur n'a pas changé, car il est demeuré près de toi !

- C'est vrai, mon amour ! Nous avons alors ri, mais seules nos lèvres y participaient, non le fond de nos âmes ; nos voix résonnaient dans la salle comme si elle avait été vide, et les meubles frappés par l'éclat de la lampe projetaient des ombres en mouvement.

- Viens, lui ai-je dit, inquiète, je vais te montrer la chambre...

- Faisons d'abord quelques pas dans le bois, j'aime tant me promener la nuit.

L'air était frais, une brise légère faisait miroiter les feuilles d'olivier, le ciel était étoilé. « Regarde les étoiles, Jésus... Elles sont grosses, frémissantes... En trouverons-nous de semblables chez les Gentils ? »

Jésus ne répondait pas. Son regard suivait alentour les sentiers qui se

faufilaient parmi les arbres.

- Tu es soucieux, Jésus; tu cherches par où t'enfuir...

- Sois sans crainte ; ne sommes-nous pas venus ici pour nous évader ? N'avons-nous pas amorcé le voyage de retour vers l'Égypte ?

- Je ne t'ai pas encore rendu ton cœur, et tu ne pourras pas partir sans moi !

- Bien sûr, Maria. Il était redevenu triste et des frissons parcouraient mon corps.

- J'ai froid ; vois, la flamme de la lampe crépite, elle aussi, à cause du froid. Retournons à notre chambre.

Nous nous sommes assis sur le lit. Après un moment de silence, Jésus a repris :

- Tu es angoissée que je sois revenu à Jérusalem... J'ai aussi quelques soucis, mais j'ai désiré ardemment manger la Pâque avant de partir : demain, je l'espère, avec tous les disciples, ce soir avec toi.

- J'en aurais été heureuse, mais je n'ai rien préparé.

- Oublie l'agneau, Maria, il ne sera pas nécessaire : nous fêterons la Pâque en appelant à la vie l'enfant qui hante ton désir. Moi aussi, je l'attends !

- Tu me combles de joie, mais en quoi sera-t-il associé à la Pâque ?

- Au temps où notre peuple vivait en Égypte, le Pharaon a ordonné aux sages-femmes de mettre à mort les enfants mâles dont accoucheraient

les mères juives : il voulait extirper la race juive de la terre. Mais les sages-femmes ont désobéi, les mères juives ont gardé leurs garçons et sauvé notre génération. C'est cet événement qui donne son sens à la Pâque, plus que la traversée de la Mer Rouge. Dieu est intervenu avant que le peuple ait quitté le pays : dès sa sortie du sein maternel.

« Or tous les enfants naissent aujourd'hui comme les fils d'Israël au temps du Pharaon : lorsqu'un enfant naît, il n'est pas considéré comme un homme, car il n'a pas encore d'existence légale. À Rome, par exemple, le père doit le reconnaître, sinon il est tué et jeté aux ordures. Chez nous il doit passer au crible de la Loi : il est brûlé avec sa mère s'il est né d'un adultère, il vivra avec un statut de bâtard, assimilé à un esclave, si ses parents ne sont pas coupables. C'est par la volonté des hommes, et non par la naissance, que l'enfant est accueilli dans le genre humain.

« Tu sais que je suis né comme un rebut de la société. Si je vis encore, c'est que ma mère s'est révoltée contre la Loi et m'a exposé dans une crèche, comme la mère de Moïse le fit dans une corbeille sur les eaux du Nil. L'heure est venue où Dieu revendique pour tout enfant le droit à la dignité dès la naissance. Dieu, créateur du premier homme, l'est aussi de tous les hommes passés, présents ou futurs. Jadis, Il façonna l'homme sur la terre aride ; aujourd'hui Il vient en l'homme et la femme, dans l'étreinte de leur amour.

L'Esprit devient âme
de cette chair qui se forme:
Il s'agite dans un corps.
L'Esprit devient sang
de ces veines qui se gonflent:
Il bat dans un cœur.
Un enfant grandit dans ton ventre,
femme,
plein de vigueur et de grâce.
Quand il naîtra
il oubliera le silence et la nuit
de son passage dans la Mer Rouge
pour sourire à l'éclat de tes yeux,
et l'Esprit se fera Parole.

« Cet enfant pourrait-il attendre d'être reconnu pour être un homme ? De quel droit les hommes établiraient-ils une loi invalidant son appartenance à l'humanité ? Réjouissez-vous, hommes, et pliez les genoux devant l'enfant en train de naître, il est Dieu avec vous. Cessez de consulter vos généalogies, abandonnez vos rites de purification, il est pur et sain, l'enfant issu du sein de la femme !

- On dirait que tu t'es éloigné de moi : tu parles comme si tu t'adressais à des rois, des princes, des législateurs, des chefs de famille, ta voix est forte comme le tonnerre dans un désert, alors que je suis seule ici, à t'écouter !

- Oui, je me suis laissé emporter par l'Esprit, et j'ai parlé comme à une foule, mais tu méconnaissais la puissance de la femme, qui porte en elle le germe des peuples quand l'amour s'empare de son cœur. Les sages-

femmes étaient de faibles créatures, devant la toute-puissance du Pharaon, et cependant elles ont sauvé le peuple juif. Tu es une femme qui n'a pas craint de s'unir à un bâtard, car tu espères que ton enfant sera libéré du pouvoir des hommes.

Jésus souffrait toujours de la condition de sa naissance. Ses combats, sa vocation prophétique, son emprise sur les foules n'étaient pas parvenus à cicatriser l'ancienne blessure. Il n'avait pas refusé la paternité en raison de sa mission prophétique, comme il l'avait prétendu, mais sous la hantise de cette tache originelle. La naissance d'un enfant était sa traversée de la Mer Rouge. Je me suis-jetée à son cou : « Cesse de te tourmenter : je porte en moi des peuples et des nations, je concevrai un enfant légitime et libre. Mon amour s'institue de droit divin, au-dessus de tout autre droit et tradition fondés sur la volonté de l'homme. »

Nous étions immobiles l'un près de l'autre, sous l'emprise d'une résolution qui nous transportait au-delà de nous-mêmes.

- Que nous arrive-t-il, Jésus ? Nous refuserons-nous à l'amour quand nous parvenons à sa perception la plus pénétrante ? Je suis si impliquée que je me trouve au seuil d'un lieu sacré où personne n'ose entrer de crainte de s'y consumer. Un jour tu m'as dit que l'union de l'amour est

le véritable « Saint des Saints », où Dieu vient manifester sa gloire. Moïse n'a pas osé s'approcher du buisson ardent !

- Nos préjugés nous paralysent. Les religions ont séparé ce que Dieu avait uni : chair et esprit ; mais Dieu inspire notre étreinte, afin que l'enfant devienne notre chair. L'Esprit ne l'atteint qu'en étant en nous intuition et passion.

- Pourquoi les sages-femmes ont-elles désobéi et sauvé les enfants ?

- Parce qu'ils étaient beaux, dit la *Bible*.

- Alors, notre enfant sera beau ! Comment l'imagines-tu ?

- Tu es si belle que je ne saurais l'imaginer plus ravissant que toi ! Et toi, parviens-tu à te le représenter ?

- Si c'est un garçon, j'aimerais qu'il ait les yeux aussi clairs que les tiens et ta peau bronzée.

- Si c'est une fille, ses yeux seront noirs et perçants comme les tiens, sa peau d'ivoire, ses lèvres disposées au sourire...

- Nous manquons d'imagination ! Et si ses yeux étaient bleus, sa peau blanche et ses cheveux blonds ?

- Je dirais alors qu'en ton sein il y a beaucoup de peuples et de nations ! Et nous avons ri.

- Puisque nous n'avons pas d'imagination, ai-je repris, je l'appellerai Ammi, si c'est un garçon, car tu as vécu comme Lo-Ammi.

- Si c'est une fille, elle sera Ruchama, afin qu'en elle tu ne sois plus Lo-Ruchama.

Plus aucune question ne me troublait, je me suis abandonnée à lui, heureuse de l'oinde de la senteur de ma peau. J'étais comme une fleur

dérivant au fil de l'eau, sans souci, car il m'était agréable de respirer par la bouche de celui que j'aimais.

Sous le signe de Jonas



Cathédrale d'Amiens



Au matin, nous nous sommes rendus dans la salle. Au bruit que nous avons fait, nos sœurs et la mère sont descendues. Très élégantes, joliment coiffées, le regard pétillant, Salomé et Jeanne ont couru à la rencontre de Jésus, les bras tendus :
- Jésus, Jésus, tu es venu !
- Quel plaisir de vous revoir, mes sœurs, a dit Jésus en les embrassant.

Que vous sentez bon ! Avec quelles fleurs et quelles herbes préparez-vous votre parfum ?

- Tu sais bien que cela reste un secret de femmes : c'est le produit de leur filtre d'amour, qui véhicule leur charme et leur pouvoir de séduction !
- Vous avez donc envie de me séduire ?
- Pourquoi pas ?

- Ce n'est plus la peine, vous avez déjà réussi ! Si tu savais, Salomé, combien tu m'as manquée. Heureusement, ton chant m'a poursuivi.
- Alors que tu étais si loin ? Pourtant j'ai cessé de chanter depuis ton départ.
- Peut-être avais-tu oublié ta voix dans un coin de mon cœur ! Et toi, Jeanne, tu avais laissé ta lampe dans un autre, car elle a éclairé mon sombre séjour.
- Mais moi, je n'ai pas quitté la nuit, a répondu Jeanne.
- Votre conversation devient bien morose, mes sœurs : vous pensez sans doute à mon départ.
- Ton départ ? S'est inquiétée la mère.
- Excuse-moi, mère, de ne pas t'avoir révélé le secret que j'avais confié à Salomé et à Jeanne, mais j'ai préféré que tu l'apprennes de Jésus lui-même.
- Cela ne doit pas te surprendre, puisque tu m'as toujours exhorté à partir, a repris Jésus ; et il l'a embrassée.
- Je l'avais compris dès le jour de ta naissance. Ta mère ne t'a pas mis au monde en t'engendrant, mais quand elle t'a exposé et s'est enfuie, comme pour répondre à un appel.
- Oui, mère, je ne viens ici qu'avec l'intention de repartir pour répondre à l'ultime appel de Dieu. Maria et moi fêterons la Pâque comme nos pères, en nous mettant en chemin. Eux sont partis d'Égypte vers la terre promise ; nous, nous ferons le chemin inverse, de la terre promise en

Égypte. Dieu m'appelle à célébrer avec vous une Pâque nouvelle.

Nous étions soulagées à l'idée que ce départ marquait la célébration d'une Pâque nouvelle, et fières d'être les premières à en connaître le secret. En attendant les disciples, nous avons préparé la maison pour bien les accueillir.

Ils sont arrivés l'un après l'autre, comme des fugitifs craignant d'être repérés. Ils étaient très heureux de revoir Jésus, mais leur attitude trahissait qu'ils se sentaient coupables. Jésus s'est approché d'eux sans manifester aucun reproche, leur témoignant toujours la même affection, enjoué, faisant même de l'humour. « Alors, Céphas, toujours en forme ? André, Jacques, avez-vous repris votre travail avec joie ? » Et il les embrassait. Dès qu'ils furent tous auprès de lui, il prit la parole :

- On a frappé le berger et le troupeau s'est dispersé, mais il a pu se rassembler de nouveau : j'ai absolument tenu à ce que nous nous rencontrions, même au péril de ma vie. Ce que j'ai souvent dit à des paralytiques, je vous le répète maintenant : « lève-toi et marche ! » Mais je ne dois pas vous cacher que cette épreuve m'a désemparé et que j'ai douté : devais-je poursuivre ma mission, ou y mettre un terme ? Me livrer à ceux qui m'avaient condamné, ou leur résister ? J'ai donc cherché à déchif-

frer les signes de Dieu dans l'esprit de ma prophétie, et je sais maintenant ce que le Seigneur attend de moi ! Mais avant de vous exposer sa réponse, je souhaiterais que Judas nous dise ce qu'il a fait en mon absence.

- Maître, répondit Judas avec assurance, je ne suis pas resté inactif ; j'ai au contraire multiplié les contacts pour t'offrir des possibilités concrètes de reprendre ta mission. Mais il faut d'abord que je précise aux frères la situation, qu'ils connaissent mal car ils sont loin de la vie complexe de la cité.

« Le pouvoir est aux mains des sadducéens, hommes très avertis et très riches, mais moins soucieux des espérances du peuple que de la stabilité de l'État. Bien qu'Anne soit le grand prêtre nommé par les Romains, Caïphe continue à tenir effectivement les rênes du pouvoir. Auprès d'eux se trouve la secte des pharisiens, gens très instruits dans les Écritures, qui se considèrent comme les guides du peuple dans l'observation de la Loi et des traditions. Rigoureux, intransigeants, ils ont dans la vie religieuse et éthique un pouvoir égal à celui des sadducéens dans l'ordre de l'État. Ce sont les ennemis les plus redoutables de notre mission, mais certains d'entre eux voient notre mouvement avec intérêt, car ils espèrent qu'il nuira au pouvoir excessif des sadducéens ; ceux-là peuvent nous aider, ou du moins ne pas contrarier notre action. Nous avons par contre l'appui des

zélotes, qui considèrent ta mission prophétique comme un moyen efficace d'amener le peuple à défier le pouvoir des sadducéens.

« J'ai donc cherché à nous assurer la neutralité des pharisiens et l'aide que les zélotes pourraient nous apporter. Je suis persuadé que les conditions pour que nous occupions le temple avec succès sont réunies. Quant à toi, Jésus, tu pourras espérer obtenir du peuple la reconnaissance de ton prophétisme. Beaucoup te croient mort, certains à l'étranger, d'autres enfin pensent que Dieu te cache comme mort, pour te redonner vie en temps opportun. Si tu te présentes au temple, beaucoup seront avec toi et les zélotes nous aideront. Nous serons là pour exciter le peuple par nos cris et nos exhortations : notre échec nous a enseigné à être plus avisés.

Après un temps de réflexion, Jésus répondit, un sourire aux lèvres : « Si j'étais un chef de parti, ce plan m'offrirait peut-être une chance de prendre ma revanche. Mais je ne le suis pas, je suis un prophète entièrement soumis à la volonté de Dieu. Réfléchissons objectivement à ton plan : il réussit, ou il n'aboutit pas. S'il réussit, qui en bénéficiera ? Pas moi, bien sûr, mais le parti qui m'aura appuyé et dont l'ambition sera d'incarner la volonté populaire. Et s'il n'aboutit pas, crois-tu que les partis en jeu sortiront de l'anonymat pour assumer la responsabilité d'une sédi-

tion ? Certainement pas ! Ils déclareront qu'ils sont étrangers à l'affaire et rejetteront toute la responsabilité sur les autres acteurs. »

Blême, Judas voulut répondre, mais Jésus poursuivit : « Tu sous-estimes nos adversaires. Crois-tu que les sadducéens, qui disposent des informations recueillies par les scribes, ignorent ce que vous êtes en train de tramer ? Mon pauvre ami, ils sont plus rusés que toi ! Peut-être même te laissent-ils agir pour mieux tendre leur piège ! Mais enfin, là n'est pas le problème. Je suis venu ici avec un plan différent qui convient, lui, à un prophète. Le message d'Osée ne s'est pas accompli, non pas parce qu'il était vain, mais parce que le peuple a refusé de l'accepter. Dieu a rejeté Israël ! Je n'en suis pas moins un prophète, qui n'a pas été envoyé pour libérer Israël, mais les nations. Je suis venu donner le signe que les pharisiens attendaient de moi : celui de Jonas. Jonas a été envoyé par Dieu pour convertir Ninive, je suis appelé à convertir les nations. Je suis venu vous annoncer que je pars pour aller dans les nations ! »

Nous, les femmes, nous ne fûmes évidemment pas surprises par ces paroles, mais elles les laissèrent tous pantois, surtout Judas :

- Maître, cette décision contrecarre tout ce que j'ai entrepris, mais surtout elle nous met tous en danger. Quant à toi, comment te défendras-tu contre ceux qui t'accusent d'être en-

nemi de la Loi et du judaïsme, puisque tu ne prêches plus la restauration d'Israël, mais sa destruction ? Non seulement ton message ne me concerne plus, mais je dois, en conscience, m'y opposer. Je suis Israélite et je crois fermement à l'élection du peuple juif pour le salut du monde. À te suivre, je me détacherais de la foi du peuple et de nos pères. Prétends-tu être un prophète supérieur à Moïse ?

- Je comprends ton déchirement : mon message est bouleversant, mais il n'est pas aussi nouveau que tu le crois. Il suffit de lire attentivement les prophètes, et d'abord Osée, pour se convaincre que le rejet d'Israël est déjà prononcé.

- Maître, la foi n'est pas seule en cause, que dirai-je à tous ceux avec qui j'ai élaboré ce plan ? Que m'arrivera-t-il à moi-même ?

- Je ne suis pas engagé par vos plans ! Les partis qui t'ont aidé cherchent à en tirer avantage sans courir de risques. Je ne suis pas obligé à leur égard, car s'ils s'engagent à mes côtés, ils ne chercheront que leur intérêt, et non à soutenir mon action. Ils ne peuvent pas m'accuser de me retirer, puisque je n'ai rien promis ! Vous m'obligeriez à assumer les conséquences de la défaite dans une bataille où je ne me suis pas engagé !

À ce moment, un envoyé de Simon nous a annoncé que le Sanhédrin venait de lancer un mandat d'arrêt

contre Jésus, avec une forte prime pour qui dévoilerait sa cachette. Il nous indiqua aussi les dispositions que Simon avait prises pour nous abriter en un lieu plus sûr : un pressoir dans une oliveraie appelée Gethsémani.

Alors, Jésus s'adressa à Judas : « Nos ennemis n'ont pas attendu ma décision pour agir, ils ont feint d'ignorer vos machinations pour mieux nous prendre. Aviez-vous pris toutes les précautions ? Ta confiance a été abusée, car tu n'as pas prévu qu'en cas d'échec tu deviendrais leur victime. Peut-être étais-tu de bonne foi, mais tu as commis l'erreur de croire que les partis ne chercheraient pas à m'exploiter, et aussi à t'exploiter toi-même. Il te sera difficile, frère, de te sauver sans être tenté de me perdre. Judas, Judas, l'heure est venue de choisir. Jusqu'ici, tu as voulu servir deux maîtres : Dieu et le monde. Tu

as joué avec beaucoup d'habileté, mais tu ne pouvais pas toujours échapper à la contradiction. Voici l'heure de la vérité, le moment du jugement de Dieu sur nous ; nous allons enfin savoir pourquoi Dieu nous a placés sur le même chemin ! Tu restes seul arbitre de ce choix, quant à moi, je poursuis ma route en considérant que tu es toujours à mes côtés.

Jésus nous a demandé de nous disperser en ville, avant de nous retrouver à Gethsémani à l'approche du soir. Il ordonna aussi à André et Judas d'avertir le groupe des pèlerins grecs qui l'avaient accompagné de venir le chercher le lendemain à l'aube : le lieu et l'heure de la rencontre leur seraient précisés ce soir. Jésus se mit ensuite en route pour Gethsémani et nous le suivîmes.

Pâque



Parvenue à cet ancien pressoir transformé en habitation, dans un coin de l'oliveraie du Mont des Oliviers, j'ai compris le choix de

Simon : cette maison permettrait à Jésus de rester à l'abri de toute indiscretion et lui offrirait la possibilité de s'enfuir à travers bois en cas d'alerte. J'ai aménagé les lieux pour la

réception du soir.

Il faisait déjà sombre quand les disciples sont arrivés, apeurés et sur leurs gardes. Jésus leur a dit :

- Frères ! Comme vos sœurs le savent déjà, j'ai ardemment désiré manger la Pâque avec vous, mais les circonstances m'en empêchent. Cependant, si nous ne pouvons pas manger la Pâque, nous pouvons mieux faire : l'accomplir.

- Tu nous parles de façon énigmatique, Maître, répondit Judas. Comment pourrions-nous accomplir la Pâque, si nous ne mangeons pas l'agneau et le pain azyme ? Je m'étonne aussi que tu aies pu désirer ardemment manger la Pâque, si tu es convaincu du rejet d'Israël !

- Je l'ai désiré pour exprimer sa signification primitive : la commémoration du passage de la Mer Rouge. Mais j'entends aussi l'accomplir au sens nouveau que lui donne mon départ : si je pars, ce n'est ni par plaisir ni par peur, mais pour parvenir au sens qui demeure caché dans cette fête. Notre peuple n'a pas été guidé par Moïse à travers la Mer Rouge et le désert pour devenir une grande nation, mais pour appeler les nations à la reconnaissance de Dieu et les réconcilier dans l'unité de la conscience humaine. Or, puisque Israël a failli à sa mission, la Pâque reste encore à accomplir : les Juifs doivent renoncer à leur vocation de nation privilégiée pour devenir un peuple

au service des nations, en vue de la réconciliation des hommes selon l'ordonnance de Dieu au jour de la création.

« Mon départ en marque le début, pour que les hommes se découvrent à nouveau frères. Si nous l'accomplissons ainsi, la Pâque deviendra l'unique événement capable d'effacer les divisions et la guerre qui se sont installées dans le monde depuis la tour de Babel. Le rite devient caduc, car la Pâque n'est pas un fait accompli, mais un événement à venir ; nous ne devons pas la commémorer mais la réaliser. Comme nos pères, nous sommes en fuite, chassés de notre terre, menacés dans notre existence. Nous sommes en marche, en transit...

- L'évocation de la persécution de Pharaon est opportune, Maître, mais de là à accuser les responsables de la nation de vouloir tuer nos aînés !

- Certes, les fils du peuple de Dieu naîtront désormais de la nouvelle alliance d'amour, mais les responsables de la nation chercheront aussi à les faire périr, comme ils tentent de me tuer pour m'empêcher de proclamer cette alliance. Aussi, je veux offrir comme un signe l'enfant qui naîtra de mon union avec Maria, parabole de cette alliance, afin que vous résistiez à la persécution et que vous vous engagiez dans l'amour. La conception et la naissance de cet enfant marqueront le début de la nouvelle Pâque.

- Un enfant ? s'écrièrent-ils d'une seule voix. Maria est enceinte ?

Alors qui seront les fils de Dieu : nous, qui croyons à ta parole, ou ton enfant ?

- Pourquoi vous laissez-vous subjugué par des questions de prestige et par la jalousie ? Mon enfant sera le premier né de tous ceux qui naîtront de la nouvelle Pâque. Soyez sans crainte, frères, lors de la première Pâque, bien des femmes ont traversé la Mer Rouge en portant leur aîné dans leur sein. Maria sera la première de la nouvelle Pâque, car l'enfant qu'elle porte sera sauvé de la persécution.

J'ai observé Judas : il s'était caché le visage dans les mains, pour montrer qu'il ne pouvait en croire ses yeux ; puis il laissa paraître un visage écarlate : « Si je m'attendais à cette nouvelle, Maître ! Tu t'es laissé dominer par la convoitise d'une femme ; je redoutais bien qu'en liant ton message à l'amour d'une femme, elle ne te rabaisse au rang d'un homme ordinaire. »

Il s'était exprimé sans regarder Jésus, comme s'il se parlait à lui-même, mais en réalité il s'adressait à moi, il me disait qu'il avait gagné son pari. J'aurais aimé lui répondre, mais j'ai laissé Jésus le faire.

- Certes, je me suis laissé vaincre par une femme, comme Dieu Lui-même s'est laissé émouvoir par le désir de Sara, de Rébecca et de Rachel, qu'Il a rendues fécondes, mais aussi de Gomer, qu'Il a donnée pour épouse à Osée et qui a mis au monde des en-

fants bâtards.

- Cependant, quand tu as épousé Maria, n'avais-tu pas renoncé à avoir des enfants ?

- Penses-tu qu'avoir des enfants rende le mariage indigne d'un prophète et du message de Dieu ? Maria et moi avons décidé de ne pas avoir d'enfant, car notre union visait moins la procréation que la représentation en parabole des noces de Dieu avec son peuple. Maintenant, nous signifions que l'enfant qui naîtra de notre mariage sera fils de Dieu.

- Alors, comment te comporteras-tu avec Maria ? demanda Céphas. Vas-tu la répudier pour la reprendre ensuite, ou prendras-tu une étrangère, comme Moïse ?

- Non, Céphas ! Je n'ai pas l'intention de divorcer, mais notre mariage prendra la signification nouvelle de la Pâque, celle de l'alliance que Dieu a promis d'établir avec tous les peuples de la terre. Il passera de l'alliance du Sinaï à celle de la création. Maria, dont le nom est d'origine égyptienne, évoque à la fois la femme des nations et la fille d'Israël. Elle est l'aimée, son nom l'exprime, comme Ruchama était la graciée.

- Je crois comprendre, a dit Jean, que la célébration de la nouvelle Pâque s'accomplira dans le renouvellement de ton mariage, afin que vous figuriez le nouveau couple de l'alliance de la création.

- Exactement, mais vous aurez part, vous aussi, à la célébration. Rappelez-vous le rôle que vous avez joué lors de mon premier mariage : vous

étiez les amis de l'époux, l'image du peuple. Vous êtes toujours amis de

l'époux, vous serez aussi image des nations.

L'onction



es disciples étaient toujours assis, dans l'attente de l'acte de Jésus qui aurait donné un sens nouveau à notre mariage, quand Judas s'est levé. Quelques disciples ont fait de même. J'ai regardé du coin de l'œil Salomé et Jeanne, qui avaient compris leur état d'âme : ils supportaient très mal la révélation du secret. Peu leur importait que Jésus ait ou non un enfant, mais ils étaient agacés que cet enfant occupât le cœur de la nouvelle signification de la Pâque. De plus, même s'ils n'approuvaient pas Judas, ses interventions les avaient affectés.

Un peu de détente s'imposait, aussi sommes-nous allées prendre des corbeilles de fruits et de gâteaux, ainsi que des boissons, et les avons-nous servis. Les disciples parurent alors plus détendus : peut-être espé-

raient-ils que Judas se calmerait, mais ils étaient attristés par le départ de Jésus et l'incertitude sur son sort. J'ai alors décidé de renouveler l'onction que Jésus m'avait permis d'accomplir : notre rencontre serait restée vaine sans cette nouvelle manifestation de mon amour. L'espérance, presque devenue certitude, d'avoir déjà l'enfant en mon sein, me rendait forte et décidée. J'ai été chercher le nard acheté pour l'occasion.

De retour dans la salle, je me suis agenouillée et me suis mise à oindre les pieds de Jésus. Je ne voulais pas pleurer comme la première fois : je n'étais plus la jeune fille amoureuse, mais la fille des nations devenue l'épouse de Dieu. J'étais sur le point de terminer, quand ma main rencontra sur la cheville la marque laissée par la chaîne dont on l'avait chargé pour

le mener au cachot. Je revis Jésus tel que Céphas l'avait décrit : les pieds liés, tiré par les sbires, avec une corde nouée au cou comme une bête de somme. Je ne pus retenir les larmes qui inondèrent mes joues. Je frottai ses pieds avec plus de fébrilité, m'imaginant effacer la cicatrice, et les essuyai de mes cheveux.

Je me suis demandée si le cou portait aussi la marque de la corde et, m'étant relevée, je l'ai caressé de ma main embaumée... et j'ai senti la trace sur sa peau. Mes larmes se sont brusquement tariées et mon regard durci s'est porté alentour : « On a traité mon Maître comme une bête de somme, comme un âne sauvage, et vous vous êtes enfuis... » Je ne pouvais distinguer clairement les disciples car les traits de Jésus, qui m'apparaissaient flétris, outragés, ensanglantés, emplissaient mon esprit.

Je restais devant lui, yeux fermés, bouche entrouverte, espérant le baiser d'époux qui effacerait cette image et adoucirait la brûlure de mes yeux. Je désirais ardemment le voir tel qu'il était : beau, fort, courageux, dans l'éclat de l'homme des origines, mais en vain !

Des chuchotements, des exclamations d'étonnement, me sont parvenus, et surtout la voix de Judas : « C'en est trop, tu passes les bornes

de la décence ! C'est ça, la Pâque nouvelle ? La femelle qui est en toi a rabaisé le prophète à ce niveau dégradant que tout homme cache, par pudeur, au regard d'autrui ? Je ne suis même pas fier d'avoir gagné mon pari, car ce succès me couvre de honte. Tu avais de l'argent pour ton plaisir, mais tu n'en avais plus pour les pauvres et pour tes frères ! » Ces accusations me firent l'effet d'une gifle : l'amoureux éconduit me crachait à la figure, sa convoitise frustrée se vengeait sur mon honneur. Bien que meurtrie, j'aurais eu la force de lui répondre, mais l'image de mon époux hantait mon esprit : je voulais ressentir les mêmes outrages que lors de son jugement, être conspuée, giflée, devenir comme lui un objet de mépris et de dérision. Ah non ! Le baume n'effacerait pas les traces de son martyr, elles devaient s'incruster dans ma propre chair. Je me suis retirée dans un coin, comme une bête blessée.

Dans un lourd silence, Jésus s'est levé, a jeté un regard sur les disciples, puis a fixé Judas :

- Frère, tu t'es montré un économe parcimonieux, mais je n'irai pas jusqu'à dire que tu as été le serviteur fidèle et prudent de la parabole ! Je comprends mieux, aujourd'hui, que des riches t'aient confié l'administration de leurs biens, malheureusement pour toi, je ne suis pas riche. Tu as pris la défense des pauvres,

mais tu sais bien qu'ils ne sont pour rien dans cette affaire : tu pourrais tous nous accuser d'avoir mangé le pain des pauvres, mais pas Maria, qui a choisi d'être pauvre alors qu'elle aurait pu vivre dans l'abondance.

« J'aurais préféré que tu sois plus franc et plus sincère. Pourquoi t'acharner contre Maria, alors qu'elle n'a fait que ce que je lui avais permis de faire ? Tu as été odieux, parce que tu n'oses pas manifester publiquement la rancune que tu me portes. Tu es troublé, car tu es tiraillé entre des forces contradictoires et tu n'as pas le courage de choisir. Or tu le dois, car voici l'heure où nous sera révélée la raison de notre vie commune : la parabole touche à sa fin.

« Va, la nuit est déjà avancée et tes associés t'attendent. Ils te demanderont de les dédommager de la rupture de tes engagements ; tu dois les sauver, et tu ne peux le faire qu'en risquant ta vie. Je me doute que tu essaieras de te sauver, et je ne suis pas assez naïf pour ne pas savoir que ce qui te sauverait serait de me perdre moi-même. Mais il ne sera pas facile de faire de moi le bouc émissaire de vos combines : nous sommes encore dans le sillage d'une parabole qui n'a pas dit son dernier mot, même si je dois mourir. Va, Judas, le temps presse !

Judas est sorti sans nous saluer. Une fois dehors, il s'est mis à courir comme une ombre poursuivie par la lumière. La nuit était maintenant tombée.

Le baiser



Nous sommes restés silencieux, plongés dans une nuit intérieure de rancunes, de doutes et d'angoisses. Assise dans mon coin, je me sentais devenue objet de mépris,

épouse dont on détourne les regards après lui avoir ôté le voile et l'anneau de noces.

Mon humiliation était bien plus profonde qu'au jour de la Dédicace, où j'avais été méprisée par des étran-

gers ; maintenant, j'étais rejetée par les amis de l'époux ! Le comportement de Jésus me chagrînait aussi, lui qui m'avait négligée pour s'entretenir avec Judas comme avec un frère : il tenait plus à lui qu'à moi ! Je me suis aussitôt reproché cette rancune : le signe de Jonas était si présent à l'esprit de Jésus qu'il lui avait fait perdre toute prudence, au point de se comporter comme une colombe – ce que signifie le nom du prophète. Je pris peur pour lui, persuadée que Judas ne pouvait agir que comme un serpent. Toute à ces pensées, je restais silencieuse, le visage enfoui dans mes mains.

Quelqu'un s'approcha de moi et me prit la main : c'était la mère. « Maria, j'ai pour toi un cadeau qui te surprendra ». Elle me mena près de Jésus et, de sa poche, tira un petit paquet serré d'un ruban de tissu fin. Je l'ouvris, il contenait un anneau, avec une colombe d'argent posée sur le dos d'un serpent d'or enroulé, dont les têtes étaient séparées par un rubis.

- Magnifique ! Quoique je n'en comprends pas la signification... Tu me fais un cadeau royal, mère ! Ne te prive pas d'un bijou qui doit t'être précieux, car je ne te l'ai jamais vu porter.

- S'il m'avait appartenu, je te l'aurais donné depuis longtemps. Il était à ta belle-mère.

- Myriam ? Elle est donc revenue te

voir, pour que tu m'offres son anneau ?

- Oui, Maria. Ayant appris ton mariage avec Jésus, elle a souhaité que vous soyez unis par son amour, couverts du même mystère qui l'a fait souffrir.

Son visage s'est rembruni et je l'ai serrée dans mes bras : « Embrasse Myriam de ma part, et aussi de celle de son fils, si elle revient chez toi ». J'ai regardé Jésus, il était soucieux, hanté comme moi par cet anneau.

- N'est-il pas surprenant, Rabboni, que cet anneau me soit offert au moment où Judas vient d'interrompre la cérémonie des noces ? Quelle signification attribuer à cet objet ? Ce rubis, comme une goutte de sang entre le serpent et la colombe ! J'aurais préféré un anneau qui suggérât notre relation d'amour... Une colombe blessée à mort par un serpent ! La colombe est-ce moi ? Serais-tu le serpent qui me tue ? Mais tu n'es pas serpent, tu es plutôt colombe si le nom de Jonas répond bien à ce sens ! Alors, le serpent ne peut être que Judas, qui se dit rusé comme lui et dont la fuite dans l'ombre suggère ce reptile qui nous a mordu jusqu'au sang.

- Maria ! Que l'humiliation que tu as subie ne te fasse pas oublier qui a offert la bague : Judas ou ma mère ?

- Rabboni, elle aussi a été blessée dans son amour comme une colombe mordue par un serpent.

- Oui, ma mère a été meurtrie dans son amour, et le venin de sa blessure est passé dans mes veines ! Mais

l'anneau de son mariage a pour effet d'effacer cette blessure et de la sublimer. Ce qu'il symbolise vient de loin, sans doute de l'Égypte, qui voit le sens profond de la vie au-delà de la mort. La colombe représente la simplicité de l'âme dans son approche du monde : sans conscience du danger, elle ignore que de l'ombre, où elle cherche le repos, peut surgir le mal.

- Le serpent, qui jaillit des anfractuosités de la terre, nous hante de ses yeux verts et se revêt de la couleur des choses qui nous attirent.

- Le saurais-tu si tu n'avais été, toi même, attirée par le serpent ?

Ces paroles m'ont attristée, me remémorant d'anciennes atteintes.

- Rabboni, je suis aussi une colombe blessée par le serpent.

- Et prudente aussi comme lui ! Dans les anciennes civilisations, le serpent est également symbole de divination : l'Esprit de Dieu, devenu âme de notre chair, surgit en nous et nous dévoile le sens des choses et de la vie. Par notre expérience du mal, Dieu nous en délivre ; par le serpent, Il nous préserve des morsures des serpents. Te souviens-tu que Moïse, au désert, éleva un serpent afin que le peuple, en le regardant, fût guéri de ses morsures ?

Les disciples s'étaient approchés et formaient un cercle autour de nous. Salomé, par-dessus mon épaule, re-

gardait attentivement la bague.

- À mon avis, cet anneau représente plutôt l'amour que le mal. Regarde bien, la colombe n'est pas blessée ni le serpent agressif. On dirait qu'ils s'abreuvent à la même source.

- Tu as perçu le véritable sens, reprit Jésus. Par ton chant, tu t'es accoutumée à charmer les serpents et tu es devenue divinatrice. Puis, se tournant vers moi : Tu porteras l'anneau de la nouvelle alliance, car la colombe s'abreuve à la même source que le serpent.

- Tu m'éclaires sur ton intention de faire de notre enfant le signe de l'alliance. Sera-t-il pour nous comme le serpent élevé dans le désert par Moïse ? En même temps, ne sommes-nous pas l'un et l'autre des colombes ? En contemplant notre fils, nos blessures seront guéries et notre union appellera les hommes à vivre selon l'alliance d'amour.

- Peut-être ton commentaire a-t-il dépassé ma pensée, mais qu'importe ? Ton intuition facilitera aux hommes la compréhension de mon message.

- Rabboni, passe cet anneau à mon doigt, afin de sceller notre amour dans l'alliance, et celle-ci dans notre amour. Mais auparavant embrasse-moi, de la même étreinte qui, dans cette bague, réunit le serpent et la colombe.

Embrasse-moi du baiser

dont toi seul as le secret :

le baiser que Dieu a laissé sur ta
bouche

lorsqu'Il t'a créé
à mon image.
Le baiser dont le soleil hante la lu-
[ne
pour qu'elle rende féconde la ter-
[re.

Voici, je ferme les yeux
et je deviens aussi
sourde et muette,
pour que ton baiser descende sans
[peine
dans mon cœur :
un baume que je garderai
pour l'enfant que je porte dans
[mon sein.

Quand il naîtra
ton baiser aussi remontera sur mes
[lèvres,
comme un parfum.

J'embrasserai mon fils
de ton baiser,
du baiser que tu as reçu de ta mè-
[re,
que les filles d'Israël ne t'ont pas
[donné,
que la Sulamite a convoité en son-
[ge.

Le sourire fleurira sur ta bouche,
ô fils,
au parfum de ton père,
à la douceur de l'haleine de ta mè-
[re.

Jésus prit ma main et me passa
l'anneau, puis il m'embrassa. D'un
coup, les événements de ma vie se
déroulèrent à la vitesse d'un regard.
Ce baiser descendait le cours de mon

existence, comme le seau dans le
puits. Je retrouvais des lieux, des
personnes, des désirs fugaces, mes
angoisses et mes illusions. Je me suis
contemplée au fond de ce puits, dans
un reflet de moi-même qui n'appara-
raissait que pour s'évanouir et éclat-
ter de nouveau. Où étais-je ? Au
moment ultime du cours de mon
existence, où l'âme se mourait dans
un retour à son origine ; une plongée
dans l'oubli qui me disposait à des
sensations nouvelles. J'eus le senti-
ment d'avoir célébré mon mariage
par ce baiser, à la fois réalité et sym-
bole rituel dont Jésus et moi étions
les époux et les prêtres.

Je m'aperçus que les frères l'avaient
compris et avaient été saisis par le
même esprit. Débordant de joie, ils
s'appelaient l'un l'autre pour s'em-
brasser. Ce comportement m'aurait
paru étrange si je n'en avais été moi-
même affectée. Ils s'étreignaient
comme s'ils s'étaient quittés depuis
longtemps, alors qu'ils n'avaient
cessé de vivre ensemble. Chacun
trouvait en l'autre un trait nouveau,
une couleur, un regard, un accent
qu'il croyait n'avoir pas encore per-
çu. C'était la fête du retour des frè-
res.

- Jean, disait Jacques à son frère, que
tu as changé depuis que Salomé a
ravi tes yeux : tu as perdu ta timidité,
je te trouve plus mûr !

- Jude, demandait son frère Joseph,
où as-tu pris le sourire que je vois

fleurir sur tes lèvres ? Sans doute l'as-tu dérobé à Jeanne !

- Ton baiser me comble de joie, déclarait Thomas en embrassant Jeanne, je crois voir nos mères, si éloignées dans le temps, sortir du Schéol dans toute leur splendeur.

- Ne m'embrassez pas trop, criait Salomé, car vous me pousseriez à chanter, alors que je ne trouve pas les mots pour manifester l'amour que j'éprouve. Et toi, disait-elle à Céphas, tu ne pêches plus de poissons, mais ils te prennent à l'hameçon ! Et elle l'embrassait sur la bouche. Puis elle lança : « Que faisons-nous, frères ? Nous nous embrassons sans recevoir le baiser des époux ? » Et, s'approchant de Jésus et moi : J'ai gardé une place dans mon cœur pour abriter votre baiser.

Elle nous a embrassés, puis les autres se sont approchés, l'un après l'autre, pour nous serrer dans leurs bras. Jésus, m'enlaçant toujours de son bras droit, s'est adressé à eux : « Nous nous affligeons pour un rendez-vous manqué de Dieu au temple, le jour de la Dédicace, mais j'ai compris pourquoi Il n'est pas venu : pour se manifester comme époux, Il ne pouvait pas apparaître dans ce temple fait de la main de l'homme, mais dans celui que Ses mains avaient formé, l'homme lui-même. Il ne pourra habiter désormais que dans le cœur de ceux qui s'aiment. Nous recherchions comme signe visible de sa présence la foudre, le tonnerre, le

vent, le tremblement de terre, quand Il ne pouvait se manifester que dans le souffle même par lequel Il nous avait créés. Pour bâtir le monde, Il avait usé de sa puissance en séparant les eaux, en distinguant la nuit du jour, la terre ferme des océans ; par un simple baiser, Il nous a faits âme vivante.

« Nous venons de nous étreindre de ce baiser par lequel Il nous a faits hommes. Chacun de nous vient de loin, après avoir franchi les obstacles des contrées, des langues et des races qui le séparaient des autres. En nous unissant dans ce baiser, nous nous sommes reconnus frères. Telle est la Pâque qui marque le retour aux origines et la nouvelle marche du monde. Il ne s'agit plus pour nous d'annoncer une parole d'amour, mais de répandre l'amour, même si l'incompréhension des hommes nous laisse muets, et de nous reconnaître fils de Dieu.

RETOUR

Hommes de Galilée
pourquoi jubilez-vous,
alors que goutte d'huile ne coule
du pressoir de Jérusalem ?

Nous jouons en parabole
l'annonce de la parole.
Vivant en détresse
par la haine et la colère,
les hommes fêtent en liesse
le retour du frère.

Voici l'époux qui vient,
assis sur un bateau;
il vogue sur les fleuves
qui sillonnent les champs.
On ne voit pas de sceptre
ni d'épée à ses flancs.
La gauche sur la tête
de son épouse enceinte,
il lève sa droite
pour sa protection.

Souriant de ses yeux
la jeune épouse chante,
comblée dans son bonheur :
Je suis Maria,
l'aimée des nations :
je réponds au désir
de l'amour qui revient
dès le commencement.

Apaisez-vous, ô vents, au gai pas-
[sage
des doux époux. Jetez, branches,
[vos fruits.
Femmes, allez tranquilles à vos
[puits
sans craindre des embûches au ri-
[vage.

Le loup broute, innocent,
l'herbe avec l'agneau;
dans le nid de l'oiseau
pond ses œufs le serpent.
Un anneau bariolé descend du ciel
cerclant la terre des couleurs du
[jour :
C'est le retour
aux noces qu'a promises l'Éternel.

Adieu



Il est tard, nous a dit Jésus, et je dois me réfugier dans l'oliveraie. Il nous a semblé plus prudent, à Simon et à moi, que je ne passe pas la nuit dans la maison, car il est fort

probable que quelqu'un ait dénoncé ma cachette aux autorités. L'oliveraie me permettra de m'échapper, s'il le faut. Demain à l'aube, après le chant du coq, des amis viendront me chercher. Quant à Maria, il est préfé-

nable qu'elle reste ici et qu'elle se tienne prête au deuxième chant du coq, car je viendrai la prendre avec nos compagnons de voyage. Il est temps maintenant que je vous dise adieu !

- Pourquoi « adieu », Maître, ne pouvons-nous pas venir avec toi ? Ce que nous venons d'éprouver atteste que nous sommes, nous aussi, appelés à la mission auprès des nations. Dieu nous fait acteurs de la même parabole d'amour.

- Certes, Céphas ! Mais, pour l'heure, vous ne pouvez pas me suivre : ce serait dangereux, et de plus vous n'êtes pas prêts. Vous viendrez plus tard, lorsque je vous aurai préparé la place. Retournez en Galilée, reprenez votre ancien travail et attendez les signes de Dieu. Ce moment, je le sais, est très douloureux pour tous, surtout après que l'amour nous ait comblés de joie. Nous allons tous vers l'aube d'un temps nouveau, mais il faut d'abord passer la nuit. Bien que l'attente du lendemain me réjouisse, la séparation me trouble. Oui, je dois vous dire adieu, à vous, mais aussi aux pauvres, aux malades, à tous les affligés qui attendent le royaume de Dieu, aux filles et aux enfants d'Israël.

« En ce moment, il me semble vivre la Pâque comme une fuite, avec la même anxiété que nos pères quittant l'Égypte. Ce pays où je suis né et dans lequel j'ai travaillé, lutté, aimé et souffert, est devenu pour moi une terre de servitude, comme l'Égypte pour nos pères. Je ne contemplerai

plus ces étoiles vers lesquelles la nuit j'élevais mes regards, je ne boirai plus aux sources de Jacob, le chant des filles d'Israël n'égaiera plus mon cœur dans la solitude ; je traverserai peut-être la grande mer, mais je ne verrai plus mon lac qui m'unissait aux villes de Galilée.

« Heureusement, Maria, tu seras à mes côtés ; je verrai dans tes yeux la clarté de ces étoiles, je sentirai dans ton cœur le battement des ondes de mon lac ; je m'approcherai de ton corps comme du jardin que Dieu offre au monde. Et vous aussi, frères, vous êtes tous dans mon cœur, car votre baiser m'a consacré comme votre ami, votre frère, votre mère et votre père, votre époux. Adieu, je vais vous ouvrir le chemin d'une nouvelle terre promise, le monde des nations. Nous sommes au seuil de la Pâque ; demain, dans cette terre promise, nous célébrerons le repos, le sabbat de cette même Pâque.

ADIEU

C'est déjà l'heure de vous dire
[adieu,
Frères à qui j'ai livré le message
De la venue du royaume de Dieu.

Quelle détresse sur votre visage !
Que votre esprit s'apaise et se
[console,
Car je m'en vais fêter mon maria-
[ge.

Je pars pour accomplir la parabole
De la divine bénédiction
À l'homme qui s'attriste et se dé-
[sole.

Jadis privés de consolation,
Les peuples jouiront de la richesse
Promise lors de la création.

Vous, épris de savoir et de sages-
[se,
Hommes, cherchez dans les pen-
[sées du cœur
La source intarissable de noblesse.

Que vaudrait-il de devenir sei-
[gneur
Quand on est sourd à l'appel de
[l'amour
Qui seul nous conduira au vrai
[bonheur ?

J'annoncerai aux hommes le re-
[tour
Du souffle qu'en leur bouche l'É-
[ternel
A insufflé en les donnant au jour.

Adieu, ô fils et filles d'Israël :
Je dois partir, mais certes nous se-
[rons
Encore ensemble au repas solen-
[nel

De la Pâque promise aux nations.

Jésus avait commencé à nous salu-
er l'un après l'autre, quand Céphas
lui demanda :

- Pourquoi nous salues-tu alors que
tu ne partiras que demain ? Com-

ment pourrions-nous dormir, te sa-
chant dans le bois et risquant d'être
purchassé ? Permetts-nous de venir
avec toi dans l'olivieraie. Nous veil-
lerons et pourrons t'alerter à tout
signe de danger et, en cas d'agres-
sion, accourir à ta défense : nous
avons des bâtons et même quelques
épées. Si nous avons été lâches le
jour de la Dédicace, aujourd'hui,
après l'expérience de la nouvelle Pâ-
que, nous nous sentons courageux et
décidés !

- Aurais-tu apporté ton épée parce
que tu n'as pas peur, Céphas ? Je
crains que si les gendarmes viennent,
tu sois si affolé que ton épée te soit
inutile et même dangereuse. Si vous
voulez venir avec moi et veiller pen-
dant la nuit, je ne peux pas vous en
empêcher, mais votre rôle ne sera
que de veiller. Quand vous serez ar-
rivés, je vous dirai ce que vous de-
vrez faire. Préparez-vous donc.

« Mère, voilà... Ton fils s'en va... Et
il l'a embrassée.

« Pour moi aussi, sœurs, il est triste
de vous quitter. Je suis désolé aussi
parce que je vous prive de Maria.
Mais nous nous reverrons, je l'espè-
re. Je garde dans les yeux la lumière
de ta lampe, Jeanne ; ton chant ré-
sonnera toujours dans mon cœur,
Salomé. » Ses yeux étaient baignés
de larmes.

« Au revoir, Maria, à demain matin à
l'aube ! Et il a voulu m'embrasser.

- Pourquoi m'embrasses-tu, Rabbo-
ni ? Je veux venir avec toi, moi aus-
si !

- Non, Maria, c'est l'époux qui doit

venir prendre son épouse à la maison, pour qu'elle soit ensuite toujours avec lui. Tu resteras ici jusqu'à l'aube.

- Je comprends, Rabboni. Mon cœur veillera auprès de toi, même si le sommeil assoupit mes yeux. Mais ne m'embrasse pas, tu ne t'éloignes pas de moi.

Je l'ai suivi du regard, tandis qu'il s'acheminait avec les disciples : il a bientôt disparu dans le noir. J'ai alors senti que l'obscurité créait une grande distance entre lui et moi et, languissante, je me suis adressée à la nuit :

Ô nuit,
je ne peux confier qu'à toi

celui que mon cœur aime.
Que les arbres le couvrent de leur
[chevelure

pour le cacher aux regards
de ceux qui le guettent.

Que le vent cesse de souffler
sur les branchages criants.

Et toi, lune, voile-toi
jusqu'aux premières lueurs du
[jour,

car mon cœur veille
même si le sommeil ferme mes
[yeux.

Quand l'aurore les frappera
de sa lumière,
je me lèverai
avant les premiers vols des oi-
[seaux,

alors que le merle chante encore
sur la cime du cyprès.